

ELLE S'EN DOUWAIT



I

Madame. — La nuit est noire et peut-être aura-t-il beaucoup de mal à trouver la serrure, je vais placer cet entonnoir pour l'aider.



II

Monsieur. — C'est... facile... facile... tout plein. Je parie... qu'ma femme se doutait... qu'j'étais... saoul !

RÉMINISCENCES

Je sens un monde en moi de confuses pensées,
Je sens obscurément que j'ai vécu toujours,
Que j'ai longtemps erré dans les forêts passées,
Et que la bête encor garde en moi ses amours.

Je sens confusément, l'hiver, quand le soir tombe,
Que jadis, animal ou plante, j'ai souffert,
Lorsqu'Arionis saignant dormait pâle en sa tombe,
Et mon cœur reverdit quand tout redevient vert.

Certains soirs, en errant dans les forêts natales,
Je ressens dans ma chair les frissons d'autrefois,
Quand, la nuit grandissant les formes végétales,
Sauvage, halluciné, je rampais sous les bois.

Dans le sol primitif nos racines sont prises ;
Notre âme, comme un arbre, a grandi lentement ;
Ma pensée est un temple aux antiques assises,
Où l'ombre des dieux morts vient errer par moment.

Et que j'ai transmigré dans des formes sans nombre
Et que mon âme était, sous tous ces corps divers,
La conscience, et l'âme aussi, splendide ou sombre,
Qui rêve et se tourmente au fond de l'univers !

Quand mon esprit aspire à la pleine lumière,
Je sens tout un passé qui le tient enchaîné ;
Je sens rouler en moi l'obscurité première :
La terre était si sombre, au temps où je suis né !

Mon âme a trop dormi dans la nuit maternelle :
Pour monter vers le jour qu'il me fallut d'efforts !
Je voudrais être pur ! la honte originelle,
Le vieux sang de la bête est resté dans mon corps.

Et je voudrais pourtant l'affranchir, ô mon âme,
Des liens d'un passé qui ne veut pas mourir ;
Je voudrais oublier mon origine infâme
Et les siècles sans fin que tu mis à grandir.

Mais c'est en vain ; toujours en moi vivra ce monde
De rêves, de pensées, de souvenirs confus,
Me rappelant ainsi ma naissance profonde
Et l'ombre d'où je sors, et le peu que je fus ;

CORNEMOL EMPOISONNÉ

Lorsque le hussard Cornemol eut terminé ses classes, il n'eut qu'une ambition, s'embusquer dans un bon petit emploi où il n'y aurait presque rien à faire ; dans ce but, il demanda à être ordonnance, et le vétérinaire en second, Panardin, le prit à son service.

— Ordonnance du vétérinaire, chouette ! s'écria Cornemol, on va se la couler douce.

— Méfie-toi, lui dit Brochoir, le vieux brigadier-maréchal, les vétérinaires, c'est des malins.

— Eh bien ! et bibi ? dit Cornemol ; on va boire ses liqueurs, fumer ses cigares et se coucher dans son lit.

Le premier jour, il chercha l'endroit où son patron plaçait les liquides ; il resta bredouille, ce qui assombrit son visage qui s'allongea considérablement : mais, le lendemain, il vit le vétérinaire ouvrir un placard dissimulé dans le mur, placard dans lequel il aperçut une triple rangée de bouteilles de différentes grandeurs.

— Oh ! oh ! se dit Cornemol enchanté, il y a du bon, voilà la cave.

— Cornemol, lui dit le vétérinaire, ne touchez jamais à ces flacons ; ils renferment des médicaments, des poisons violents : vous êtes prévenu.

Malédiction ! Cornemol n'en croyait pas ses oreilles ; dès que le vétérinaire fut parti, il ouvrit le placard.

Il recula épouvanté.

C'était vrai.

Chaque flacon était pourvu d'une étiquette rouge sur laquelle le mot "poison" se détachait en gros caractères.

Chaque bouteille portait une mention spéciale.

Il lut : "Poison foudroyant, n'y touchez pas." — "Solution mercurielle, très dangereuse." — "Eau de vitriol, poison violent." — Sur d'autres bouteilles, les étiquettes étaient marquées en chiffres.

— "Médicaments pour l'usage internes." — 100 II O 7.

— Sent ta chaussette, murmura-t-il, horreur !

Il demeura atterré.

— Ce vétérinaire n'a donc que de la poison ! s'écria-t-il ; plus souvent que j'y toucherai à ces sales flacons.

Il prit une bouteille qu'il déboucha avec d'innombrables précautions ; c'était

celle qui contenait l'"Eau de vitriol, poison violent." Chose étrange, cette eau exhalait une forte odeur de rhum ; Cornemol se garda bien d'y goûter ; il remit le flacon en place, et il alla mélancoliquement cirer les bottes de son patron.

Il était navré : rien à boire ; impossible de chipper des cigares, Panardin ne fumait pas, et, avec cela, il voulait que ses armes fussent propres, que ses brides fussent bien reluisantes, qu'il n'y eût pas de poussière sur les meubles, que son cheval fût bien pansé.

Cornemol voulait donner sa démission.

Tous les jours, Panardin sortait un flacon, remplissait un petit verre d'un de ces abominables breuvages, qu'il buvait à petits coups.

— Faut-il qu'il soit malade ! se disait Cornemol.

Il le croyait d'autant plus, que Panardin arrivait de Madagascar, où il avait contracté les fièvres.

Un matin que Cornemol faisait semblant de nettoyer, on frappa à la porte.

Il courut ouvrir.

Un jeune homme entra.

— Quéqu'c'est qu'celui-là ? se dit Cornemol.

— M. Panardin, demanda le visiteur.

— C'est moi, monsieur dit le vétérinaire, qui apparaît ; donnez-vous la peine d'entrer, je vous en prie.

Il introduisit le visiteur dans le salon. Dès que la porte fut refermée, Cornemol, suivant son habitude, colla son œil au trou de la serrure et tendit l'oreille.

Le vétérinaire, quittant le ton cérémonieux qu'il avait pris en présence de son ordonnance, serra les deux mains du jeune homme.

— Tu vas toujours bien ? lui dit-il.

— Il le tutaye, dit Cornemol ; quéqu'ça veut dire ?

— Très bien, et toi ?

— Qui me vaut le plaisir de ta visite ? demanda Panardin.

— Je suis engagé à l'Alcazar ; j'ai consulté l'Annuaire, j'ai vu ton nom et je suis venu te dire bonjour.

— C'est gentil, cela.

— Penses-tu que je réusisse ? interrogea le chanteur, car c'en était un ; est-ce que le public est difficile, ici ?

— Avec ton répertoire, tu es sûr, dit Panardin.

— Flatteur, va ! s'écria le cabot.

Panardin ouvrit le placard aux poisons et en sortit une bouteille et deux verres ; c'était le "Poison foudroyant, n'y touchez pas."

Une sueur froide inonda le front de Cornemol.

— Le monstre, se dit-il, il va empoisonner le cabot !

Panardin, en souriant, avait rempli les deux verres.

— Non, je ne peux pas voir cela, murmura Cornemol qui ferma les yeux.

— Tu acceptera bien un verre de kummel ? demanda Panardin.

— Avec plaisir, dit le chanteur. Mais, qu'est-ce que je lis : Poison foudroyant ? Que signifie cette plaisanterie ?

PHILOSOPHIE FÉMININE



Tante Penoute. — Voyez-vous, mam'zelle, les poulets c'est des créatures bien accomodantes. Vous pouvez les manger avant qu'ils soient nés ou après qu'ils sont mort, ça leur est égal.